

Théâtre français de Toronto - Auditions décembre 2021

Les Liaisons dangereuses : Correspondances inédites d'après Laclos

MATÉRIEL D'AUDITION

Voici le choix de scènes à préparer pour l'audition de l'adaptation en cours des *Liaisons dangereuses : Correspondances inédites*. Selon les descriptifs fournis, préparez, sur vidéo non répertoriée et en format horizontal, l'extrait de votre choix. Adressez-vous directement à la caméra, comme si le personnage à qui vous vous adressez se situait dans la caméra.

Le français doit être le plus normatif possible. Ne présenter qu'une ou deux prises en offrant des options d'intentions différentes. **NE PRÉPARER QUE LE TEXTE EN NOIR**. Le texte en gris est simplement pour vous donner le contexte.

Puis, pour les candidat.e.s qui ne sont pas déjà connu.e.s de la directrice artistique, présentez-vous en une minute maximum (par exemple : vos intérêts, vos forces, votre expérience et/ou pourquoi le projet vous intéresse, etc).

La mémorisation du texte est facultative, mais assurez-vous de bien vous le "mettre en bouche" et offrez une proposition claire du personnage. Esprit détendu, sentez-vous à l'aise et ayez du plaisir ! Merci beaucoup et gros merde !

INTRIGUE

La MARQUISE DE MERTEUIL demande à son ancien amant, le VICOMTE DE VALMONT de séduire la très jeune fille de sa cousine, MADAME DE VOLANGES. Merteuil veut ainsi se venger d'un autre ancien amant à qui on a promis en mariage la jeune CÉCILE de Volanges.

Au début, Valmont refuse cette proposition, choisissant plutôt de séduire la pudique MADAME DE TOURVEL qui séjourne chez la tante du vicomte, MADAME DE ROSEMONDE, pendant que son mari est à l'étranger.

Ayant découvert que Madame de Volanges a écrit en secret à Madame de Tourvel pour lui faire savoir le fourbe qu'il est, Valmont change d'avis et décide de suivre le projet de la marquise de Merteuil. Il profite du fait que la jeune Cécile est amoureuse de son maître de musique, le chevalier DANCENY qui, aux yeux de la mère, n'a pas les qualités requises pour être acceptées comme prétendant.

Valmont séduit facilement Cécile qui devient enceinte de ses œuvres, mais une fausse couche évite le scandale. Valmont, pendant ce temps, revient auprès de la femme qu'il convoitait principalement, Madame de Tourvel qui finit par céder à ses avances infatigables.

Contre ses attentes, l'amour qu'il voue à Madame Tourvel le fait trembler jusqu'au plus profond de lui-même. Trop tard pour lui cependant pour s'arrêter et d'autres tombent dans le sombre tourbillon des plans diaboliques de Madame de Merteuil et lui avaient mis au point.

Merteuil avait promis au vicomte une nuit avec elle s'il réussissait. Malgré tout, elle lui refuse sa récompense à moins qu'il ne rompt complètement avec Madame de Tourvel, au risque de gâcher sa réputation de débauché. Valmont accepte cette exigence et abandonne Madame de Tourvel qui en tombe mortellement malade.

Valmont retourne auprès de Merteuil qui, en attendant, a pris comme amant le chevalier Danceny et lui demande d'honorer immédiatement sa promesse. Ce que la marquise refuse.

Merteuil révèle à Danceny que Valmont a séduit Cécile. Danceny le provoque en duel et Valmont, qui meurt d'amour, lâche son épée et se laisse tuer par Danceny. Avant de mourir, il demande à Danceny de rendre visite à Madame de Tourvel et de l'assurer de son amour et il lui remet une collection de lettres de Merteuil.

Après avoir entendu le message de Valmont de la bouche de Danceny, Madame de Tourvel meurt de chagrin. Peu après, à la suite de la mort de Valmont, Merteuil sombre dans la douleur et la folie. De son côté, Danceny, à la demande de Valmont, publie les lettres de Merteuil qui, humiliée, doit fuir pour s'exiler loin de Paris.

MERTEUIL

Lettre 2 : La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

Revenez, mon cher Vicomte, revenez : que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous sont substitués ? Partez sur-le-champ ; j'ai besoin de vous. Il m'est venu une excellente idée et je veux bien vous en confier l'exécution. Ce peu de mots devrait suffire ; et, trop honoré de mon choix, vous devriez venir, avec empressement, prendre mes ordres à genoux. Je veux donc bien vous instruire de mes projets : mais jurez-moi qu'en fidèle Chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayez mis celle-ci à fin. Elle est digne d'un Héros : vous servirez l'amour et la vengeance ; ce sera enfin une rouerie de plus à mettre dans vos Mémoires : oui, dans vos Mémoires, car je veux qu'ils soient imprimés un jour et je me charge de les écrire. Mais laissons cela et revenons à ce qui m'occupe. Mme de Volanges marie sa fille : c'est encore un secret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choisi pour gendre ? Le Comte de Gercourt. Qui m'aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt ? J'en suis dans une fureur... Eh bien ! Vous ne devinez pas encore ? Oh ! L'esprit lourd ! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'Intendante ? Et moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monstre que vous êtes ? Mais je m'apaise et l'espoir de me venger rassérène mon âme.

VALMONT

Lettre 96 : Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil

(...) Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté si tôt l'amant chéri ; quelle séduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Epargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que, maniant avec adresse les armes de votre sexe, vous triomphiez par la finesse ; moi, rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjuguais par l'autorité. (...) C'était la nuit dernière. Après m'être assuré que tout était tranquille dans le château, armé de ma lanterne sourde et dans la toilette que comportait l'heure et qu'exigeait la circonstance, j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avais tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, et dans celui de son âge, de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise et le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse. La petite fille, tout effarouchée, a voulu crier de bonne foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Celle-ci, tout en se désolant, sentait qu'il fallait prendre un parti et il a fallu passer aux offres. J'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avais de bonnes raisons. Étions-nous convenus qu'il serait pris ou donné ? À force de marchander, nous sommes tombés d'accord pour un second ; et celui-là, il était dit qu'il serait reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps et la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'amour n'aurait pas pu mieux faire. La tendre amoureuse, oubliant ses serments, a cédé d'abord et finit même par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de faiblesse en reproche et de reproche en faiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre et également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

CÉCILE

Lettre 69 : Cécile Volanges au Chevalier Danceny

Vous me demandez ce que je fais : je vous aime et je pleure. Ma mère ne me parle plus ; elle m'a ôté papier, plumes et encre ; je me sers d'un crayon, qui par bonheur m'est resté et je vous écris sur un morceau de votre lettre. Il faut bien que j'approuve tout ce que vous avez fait ; je vous aime trop pour ne pas prendre tous les moyens d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes. Je n'aimais pas M. de Valmont et je ne le croyais pas tant votre ami. Je tâcherai de m'accoutumer à lui et je l'aimerai à cause de vous. Je ne sais pas qui est-ce qui nous a trahis ; ce ne peut être que ma femme de chambre ou mon confesseur. Je suis bien malheureuse : nous partons demain pour la campagne ; j'ignore pour combien de temps. Mon Dieu ! Ne plus vous voir ! Je n'ai plus de place. Adieu ; tâchez de me lire. Ces mots tracés au crayon s'effaceront peut-être, mais jamais les sentiments gravés dans mon cœur.

CHEVALIER DANCENY

Lettre 80 : Chevalier Danceny à Cécile Volanges

Cécile, ma chère Cécile, quand viendra donc le temps de nous revoir ? Qui m'apprendra à vivre loin de vous ? Qui m'en donnera la force et le courage ? Jamais, non jamais, je ne pourrai supporter cette fatale absence. Chaque jour ajoute à mon malheur : et n'y point voir de terme ! Valmont, qui m'avait promis des secours, des consolations, Valmont me néglige et peut-être m'oublie. Il est auprès de ce qu'il aime ; il ne sait plus ce qu'on souffre quand on est éloigné. En me faisant passer votre dernière lettre, il ne m'a point écrit. C'est lui pourtant qui doit m'apprendre quand je pourrai vous voir et par quel moyen. N'a-t-il donc rien à me dire ? Vous-même, vous ne m'en parlez pas ; serait-ce que vous n'en partagez plus le désir ? Ah ! Cécile, Cécile, je suis bien malheureux. Je vous aime plus que jamais : mais cet amour qui faisait le charme de ma vie, en devient le tourment. Non, je ne peux plus vivre ainsi, il faut que je vous voie, il le faut, ne fût-ce qu'un moment. Quand je me lève, je me dis : « Je ne la verrai pas. » Je me couche en disant : « Je ne l'ai point vue. » Les journées, si longues, n'ont pas un moment pour le bonheur. Tout est privation, tout est regret, tout est désespoir ; et tous ces maux me viennent d'où j'attendais tous mes plaisirs ! (...) Vous m'aimez, vous m'aimerez toujours ; je le crois, j'en suis sûr, je ne veux jamais en douter ; mais ma situation est affreuse et je ne puis la soutenir plus longtemps. Adieu, Cécile.

TOURVEL

Lettre 67 : Madame la Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont

Je ne voulais plus vous répondre, Monsieur, et peut-être l'embarras que j'éprouve en ce moment est-il lui-même une preuve qu'en effet je ne le devrais pas. Cependant, je ne veux vous laisser aucun sujet de plainte contre moi ; je veux vous convaincre que j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire. Je vous ai permis de m'écrire, dites-vous ? J'en conviens ; mais quand vous me rappelez cette permission, croyez-vous que j'oublie à quelles conditions elle vous fut donnée ? Si j'y eusse été aussi fidèle que vous l'avez été peu, auriez-vous reçu une seule réponse de moi ? Voilà pourtant la troisième ; et quand vous faites tout ce qu'il faut pour m'obliger à rompre cette correspondance, c'est moi qui m'occupe des moyens de l'entretenir. Quittez donc un langage que je ne puis ni ne veux entendre ; renoncez à un sentiment qui m'offense et m'effraie et auquel, peut-être, vous devriez être moins attaché en songeant qu'il est l'obstacle qui nous sépare. Ce sentiment est-il donc le seul que vous puissiez connaître ? Et l'amour aura-t-il ce tort de plus à mes yeux, d'exclure l'amitié ? Vous-même, auriez-vous celui de ne pas vouloir pour votre amie, celle en qui vous avez désiré des sentiments plus tendres ? Je ne veux pas le croire : cette idée humiliante me révolterait, m'éloignerait de vous sans retour. En vous offrant mon amitié, Monsieur, je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce dont je puis disposer. Que pouvez-vous désirer davantage ? Pour me livrer à ce sentiment si doux, si bien fait pour mon cœur, je n'attends que votre aveu ; que la parole, que j'exige, qu'il suffira à votre bonheur. J'oublierai tout ce qu'on a pu me dire ; je me reposerai sur vous du soin de justifier mon choix. Vous voyez ma franchise. Elle doit vous prouver ma confiance. Il ne tiendra qu'à vous de l'augmenter encore : mais je vous préviens que le premier mot d'amour la détruit à jamais et me rend toutes mes craintes ; que surtout il deviendra pour moi le signal d'un silence éternel vis-à-vis de vous. Adieu, Monsieur.

VOLANGES

Lettre 9 : Madame de Volanges à la présidente de Tourvel

Je n'ai jamais douté, ma jeune et belle amie, ni de l'amitié que vous avez pour moi ni de l'intérêt sincère que vous prenez à tout ce qui me regarde. Ce n'est pas pour éclaircir ce point, que j'espère convenu à jamais entre nous, que je réponde à votre réponse. Mais je crois ne pas pouvoir me dispenser de causer avec vous au sujet du vicomte de Valmont. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver jamais ce nom-là dans vos lettres. Vous ne connaissez pas cet homme ; où auriez-vous pris l'idée de l'âme d'un libertin ? Encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet et jamais il n'eut un projet qui ne fût malhonnête ou criminel. Mon amie, vous me connaissez ; vous savez si des vertus que je tâche d'acquérir, l'indulgence n'est pas celle que je chéris le plus. Aussi, si Valmont était entraîné par des passions fougueuses ; si, comme mille autres, il était séduit par les erreurs de son âge, en blâmant sa conduite je plaindrais sa personne, et j'attendrais, en silence, le temps où un retour heureux lui rendrait l'estime des gens honnêtes. Mais Valmont n'est pas cela. Sa conduite est le résultat de ses principes. Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre ; et pour être cruel et méchant sans danger, il a choisi les femmes pour victimes. Je ne m'arrête pas à compter celles qu'il a séduites ; mais combien n'en a-t-il pas perdues ? Dans la vie sage et retirée que vous menez, ces scandaleuses aventures ne parviennent pas jusqu'à vous. Je pourrais vous en raconter qui vous feraient frémir ; mais vos regards, purs comme votre âme, seraient souillés par de semblables tableaux. Adieu ma belle amie ; je suis, sans compliment comme sans réserve, entièrement à vous.

ROSEMONDE

Lettre 103 : Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel

J'ai été, ma chère belle, plus affligée de votre départ que surprise de sa cause ; une longue expérience et l'intérêt que vous inspirez avaient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur ; et s'il faut tout dire, vous ne m'avez rien ou presque rien appris par votre lettre. Si je n'avais été instruite que par elle, j'ignorerais encore quel est celui que vous aimez ; car en me parlant de lui tout le temps, vous n'avez pas écrit son nom une seule fois. Je n'en avais pas besoin ; je sais bien qui c'est. Mais je le remarque, parce que je me suis rappelée que c'est toujours là le style de l'amour. Je vois qu'il en est encore comme au temps passé. (...) Cependant ne vous découragez pas. Rien ne doit être impossible à votre belle âme ; et quand vous devriez un jour avoir le malheur de succomber (ce qu'à Dieu ne plaise !), croyez-moi, ma chère belle, réservez-vous au moins la consolation d'avoir combattu de toute votre puissance. Et puis, ce que ne peut la sagesse humaine, la grâce divine l'opère quand il lui plaît. Peut-être êtes-vous à la veille de ses secours ; et votre vertu, éprouvée dans ces combats pénibles, en sortira plus pure et plus brillante. La force que vous n'avez pas aujourd'hui, espérez que vous la recevrez demain. N'y comptez pas pour vous en reposer sur elle, mais pour vous encourager à user de toutes les vôtres. Adieu donc, ma chère belle ; adieu, mon aimable enfant ; oui, je vous adopte volontiers pour ma fille et vous avez bien tout ce qu'il faut pour faire l'orgueil et le plaisir d'une mère.